

Pages valaisannes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **21 (1993)**

Heft 83

PDF erstellt am: **30.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pages valaisannes

ROTENE

Yè comodo dè parèhrè.
Ouéro yè-te bén mio d'éhrè !
Balieu ôn vrè sans a la vià.
Tsequiè charaille ya cha clià.

Tô yein fran comein tô pénchè.
Tô pou rein tsanziè, yè dénchè.
Côca to chein quié rein zoyou.
Tô charé ouéro mi ourou.

Chi bén chour quié tô va rousséc.
Vi dèjà chein avoué plijéc.
Charè balià chein quié tô crit.
Tsâ.piè dèmandâ couè quié chit.

Ou fon dè chè, n'én dè forchà
Qu'ôn pou pouijiè por dè corchè.
Comein l'âlieu, tè ènèhat
Dè t'evolâ tozo mi hât.

Essapa dou fian di fayè !
Chi léibro, câyè dè câyè !
Le vèrmé yein panaoula.
Yé apri chein a l'èhoula.

Plianta lè zouyè dou bonour.
Rèzôyè-tè dou fon dou cour.
Ein d'â dè bén a admirè !
Yè chein quié tô di dèjiriè.

REFLEXIONS

Il est facile de paraître.
Combien est-ce bien mieux d'être !
Donne un vrai sens à la vie.
Chaque serrure a sa clef.

Tu deviens ce que tu penses.
Tu ne peux rien changer, c'est ainsi.
Regarde tout ce qui rend joyeux.
Tu seras combien plus heureux.

Sois persuadé que tu vas réussir.
Vois déjà cela avec plaisir.
Il sera donné selon ce que tu crois.
Il suffit de demander n'importe quoi.

Au tréfonds de soi, nous avons des forces
Où l'on peut puiser pour longtemps.
Comme l'aigle, tu es capable
De t'envoler toujours plus haut.

Echappe du troupeau de moutons !
Sois libre, bon sang !
La chenille devient papillon.
J'ai appris cela à l'école.

Plante les fleurs du bonheur.
Réjouis-toi du fond du coeur.
Il y en a du bien à admirer.
C'est cela que tu dois désirer.

André Lagger

Carnet de deuil

André Pont

Une mémoire habitée



Il est des monuments humains dont la mort endeuille toute une collectivité, il est des mémoires habitées qui, en s'éteignant, taisent des trésors qu'aucun musée ne contiendra jamais. Je vous ai regardé partir, mon vieil ami, avec le même désespoir, la même impuissance

que si j'avais vu brûler la bibliothèque d'Alexandrie.

Comment déclarer la force des sentiments qui me liaient déjà à vous? Mon vieil ami, de mon ambition d'écrire des chansons en patois, nous nous sommes rencontrés. Et la magie de l'enthousiasme partagé nous a conduits à créer ensemble, dans l'intimité pour laquelle il faut parfois des années de complicité réciproque pour bâtir: un silence naturel que personne ne cherche à combler. J'ai entendu nos âmes se frôler. Je me souviens de votre tendre attention quand je vous exposais les paroles de la chanson à mon père. Je voulais la chanter dans une langue qui était la sienne, pour briser la fatalité de l'absence. J'étais fébrile, vulnérable, l'émotion au bord des lèvres de me livrer ainsi pour exprimer des mots d'amour que je n'aurais pas

trouvés en français. J'avais besoin de faire vivre mon message au-delà de la compréhension afin d'être sûre qu'il soit assez subtil. Je me souviens de vos «Je comprends ce que vous voulez dire» suivis de ces silences de concentration appliquée où je sais que vous avez puisé le meilleur pour me traduire.

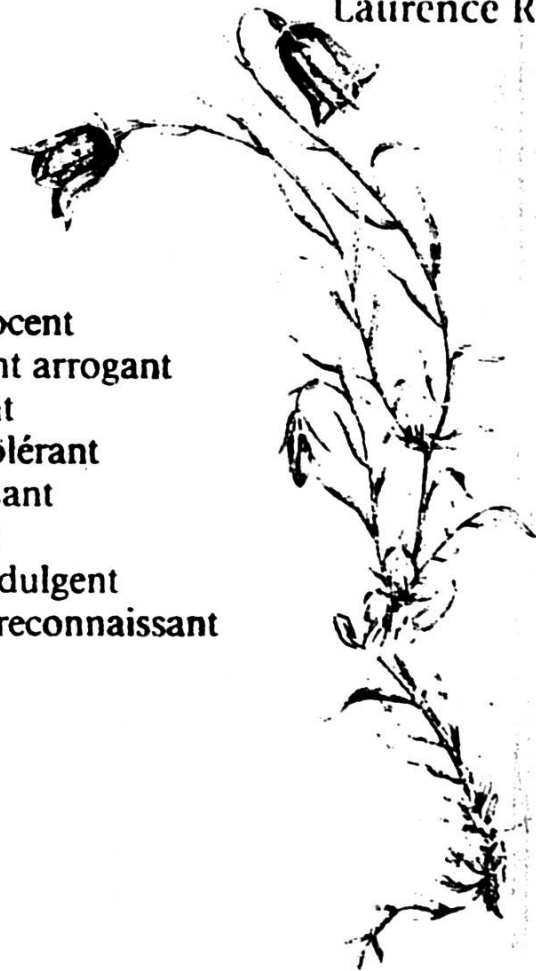
Mon vieil ami, plus de 50 ans nous séparaient et nous nous sommes rencontrés comme deux êtres sans âge, sans préjugés, juste pour partager, pour aimer et Dieu sait que le

prétexte était beau! J'avais besoin de la tolérance, de la foi que vous avez placée en moi. «Töng absangce l'é ta façong dé mè guégdâ» «Ton absence est ta façon de me guider», cette phrase de mon vieil ami, aujourd'hui, elle est pour vous. J'avais très égoïstement espéré que vous vivriez plus longtemps. Il me reste le plus intense: nos deux chansons communes; à travers elles, je saurai continuer à vous faire vivre.

Laurence Revey

Le regard

Celui des enfants est tendre et innocent
tandis qu'à quinze ans il est souvent arrogant
à vingt ans il est malin et provocant
avec les trente ans il devient plus tolérant
alors qu'à quarante il se fait séduisant
la cinquantaine le rend bon enfant
passé soixante ans il est patient, indulgent
au fil des ans il devient suppliant, reconnaissant
il atteint alors le brillant
que seul possède le diamant
bleu ... troublant
vert ... confiant
gris ... ardent
brun ... perçant
qu'importe la couleur
le regard est le reflet des gens
on y lit leurs désirs, leurs penchants.



Marinette Jaquier

UN AVARE

Une histoire de la vallée de la Lizerne que m'a raconté tante Marie du Tailleur quand j'étais au mayen avec elle à la Luy.

Un homme d'Aven avare comme pas deux était monté dans la vallée chercher ses bêtes. En allant, pour se rassurer, en passant devant la chapelle il se dit à haute voix : "Je mettrai l'aumône en descendant". Content de sa promesse, il respire, enfonce un peu plus son chapeau et s'en va. Tout a bien été.

Au retour, il passe devant la chapelle, tourne la tête du côté de la Plaine en murmurant : "D'ici il n'y a plus de danger, je mettrai une autre fois". Cent mètres plus bas, un lièvre saute sur la route, une génisse fait un écart et va s'assommer au pied de la grande dalle.

L'économie de l'aumône était envolée.

ON AVA

On'atr'istouèrê dê a meinma valé dê a Lejèrna kië m'a contau anta Mariê dê Taco can n'èiro u mahin avoui ié a a Luy.

On omo di Aven, avà min pà dou, èirê itau inau dîn a Valé brêtchié ché j'èrmaidê. In alin inau, po ché rachouérié, in pachin dêvan a tsapâa ë ché di fo : "Nau mètrèi omonhna in taurnin bà". Contin dê cha promêche, ë respériê, infon-dzê on dohin afirê mi o tsapé é ch'in partê. Tot é biin itau.

In taurnin bà, ë pàché dêvan a tsapâa, virê a tita du bié dê a Pfanhna in moronin : "Di cheda y a pami dé dondjîè, nau mètrèi on atre cou". Thin métré pfê bà onhna lèivrê cheuütê chu a rota, onhna modze fi on écà é va ch'intêtà u pia dé a graucha âpa. Economie dé omonhna èirê invoàê.

Louis Berthouzoz



Horriblement malade, le passager d'un paquebot, qui fait la traversée de l'Atlantique, interroge un matelot:

- Ce qu'on voit, là-bas, au loin, c'est bien la côte?
- Non, Monsieur. C'est l'horizon.
- Ah! Eh bien, c'est encore mieux que rien!

- Elève Durand, pouvez-vous me dire où fut signé le traité qui mit fin à la guerre de Trente Ans?

- En bas de la page, Monsieur.

Deux jeunes garçons voient passer une fille dans la rue. L'un des deux dit:

- Bonjour, Vénus de Milo.

Et la fille de répondre:

- Oh! ça va... Minus en vélo.

En hommage à mon ami Joseph RODUIT de Fully, ce premier conte extrait de son livre si intéressant "Un drame à Fully"

L'Ami du patois.

LE MULET PAYEUR DE DETTES

En conduisant son mulet Pierre G. remontait le chemin tortueux et escarpé qui le conduisait à son village. La nuit était déjà tombée. Le paysan était allé vendre trois porcelets à la foire de Martigny. Il les avait mis dans une caisse en bois et fixé celle-ci sur le bât de son mulet.

Pour se rendre à Martigny, Pierre avait fait trois heures de marche. Il s'était levé de bonne heure pour ne pas arriver trop tard sur le pré de foire.

La vente de trois porcelets en ce temps-là, comme aujourd'hui d'ailleurs, ne rapportait pas beaucoup d'argent. Elle était loin de suffire à éponger les dettes que notre homme avait contractées.

Poursuivi par une noire malchance il avait subi dans sa vie de nombreux revers. Sa femme avait dû garder le lit dès la naissance de leur fils unique. Les factures du docteur et celles du pharmacien l'avaient obligé d'avoir recours aux banques car les caisses d'assurance-maladie n'existaient pas. Lui-même s'était cassé une jambe en abattant un arbre à la forêt. En outre, leur fils qui était leur unique soutien, les quitta à vingt ans pour aller habiter en ville. Dès lors il ne le revirent plus.

Ces mauvais souvenirs revinrent à l'esprit de Pierre pendant qu'il remontait vers son village et l'incitaient au découragement. « La richesse et le bonheur sont mal répartis, se disait-il. Les uns sont en bonne santé toute leur vie, d'autres passent de nombreuses années sur leur lit de souffrance. Certains font chaque année de gros bénéfices, tandis que je n'arrive jamais à nouer les deux bouts. Pourtant j'ai bien travaillé et pris soin de ma

femme tant que j'ai pu. Il y a trop d'injustices en ce monde ».

Soudain, au tournant du chemin, une femme d'une éblouissante beauté apparut. Assise sur un banc garni de fleurs parfumées elle dit d'une voix suave :

— Pierre, ne te décourage pas. Tu as été honnête toute ta vie, tu mérites une récompense. Je veux te sortir de la misère. Tu as chez toi le moyen de faire fortune mais tu ne sais pas l'exploiter.

— Mais, qui êtes-vous pour parler de la sorte ?

— Je suis la fée de la *Justice*. Je soustrais de l'argent des gros comptes en banque amassés illégalement et je le donne aux pauvres qui se sont bien comportés dans leur vie. Désormais, au lieu de faire du crottin, ton mulet fera des écus.

— Mais, ce n'est pas possible !

— Si, à une condition : Chaque fois que tu auras besoin d'argent tu indiqueras la somme à ton mulet en la lui criant dans le creux de l'oreille. Ensuite, tu compteras jusqu'à trois et tu lui pincera les naseaux. Mais, attention à ma dernière recommandation : « Ne divulgue jamais la provenance de l'argent, sinon la source sera tarie ». — Et la fée disparut en un clin d'oeil.

A peine arrivé chez lui, Pierre voulut vérifier si la fée avait dit la vérité. Il débâta son mulet et lui cria dans le creux de l'oreille : *cinquante écus*, puis il compta jusqu'à trois en lui pinçant les naseaux. Le mulet leva le queue et fit cinquante écus.

Il fut tellement troublé à la vue de cet événement qu'il ne savait plus s'il devait rire ou pleurer de joie. Il se garda bien de divulguer la chose pour ne pas laisser tarir la fabrique.

C'est ainsi qu'au bout de quelque temps Pierre G. avait complètement payé ses dettes et même fait une réserve d'écus suffisante pour lui permettre de passer ses vieux jours sans souci financier.